

Tour d'horizon

Autor(en): **Chouet, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **130 (1985)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tour d'horizon

par le brigadier Jean-Jacques Chouet

«Camarades! Cet homme a un charmant sourire, mais ses dents sont de fer.» Ainsi parla Gromyko au comité central du parti communiste soviétique, qui élit aussitôt Mikhaïl Gorbatchev au poste de secrétaire général. Cette qualification annonçait à la fois le style du nouveau pontife et la continuité d'une politique qui ne saurait, dans ses principes et dans ses objectifs, sinon dans ses moyens et ses procédés, différer de ce qu'elle fut. Les faits, d'ailleurs, ne cessent de confirmer cette constance attendue. La négociation russo-américaine à trois volets a repris «mollo mollo», pavée de déclarations de bonnes intentions, mais, dans la plus optimiste des hypothèses, il faudra du temps pour que les interlocuteurs trouvent un terrain d'entente. Et si l'on ignore ce qui se dit en réalité, et non pour la galerie, dans les pourparlers de Genève, on voit bien en revanche que les Etats-Unis et l'URSS courent sur leurs lancées respectives. Le président Reagan mène une course d'obstacles parlementaires pour obtenir, par tranches, les cent missiles intercontinentaux *Peacekeeper* MX à dix ogives qui devraient remplacer les *Titan* et les *Minuteman* dès 1987, alors que les Soviétiques s'apprentent à déployer un *SS-24* à dix têtes lui aussi, et un *SS-25* qui pourrait être une version améliorée du *SS-13* porteur d'une seule

grosse charge. Un tiens valant mieux que deux tu l'auras, on voit donc que les deux Grands poursuivent la surenchère à la puissance de destruction massive alors même qu'ils dessinent pour l'avenir d'autres stratégies telles que *High Frontier*, l'«initiative de défense stratégique» des Etats-Unis.

La même constatation vaut au niveau continental. En étoffant avec persévérance son dispositif de *SS-20* braqués sur l'Europe, l'URSS justifie la poursuite du déploiement des *Pershing-2* et des missiles de croisière, au point que la Belgique elle-même, longtemps réticente, a fini par accepter, le 15 mars, le premier tiers des 48 *Cruise* que lui attribue l'OTAN. Déception pour le Kremlin, qui a tiré maigre profit de la grande agitation des «pacifistes» occidentaux. Mais là où l'effet de masse a échoué en dépit de la publicité effrénée dont il a bénéficié, d'autres tactiques peuvent prétendre au succès, et le relais est déjà pris. La non-violence, dès lors qu'elle se veut active, verse tout naturellement dans la violence. Les blocus d'installations militaires, en Allemagne ou en Grande-Bretagne, l'avaient déjà démontré, mais ce n'était qu'un premier stade. De l'obstruction, on est passé à la destruction. Lors des dernières manœuvres d'automne de l'OTAN en RFA, plus de 150 coups de force «pacifistes» ont été décomptés sous

diverses formes : sabotages, incendies, attentats. Quel lien organique existe-il entre ces méfaits et les forfaits du terrorisme qui ose dire son nom ? On peut le soupçonner, non le démontrer encore. Mais ce qui est évident, c'est la convergence des entreprises, et la communauté des buts. La fusion de la Fraction armée rouge allemande et de l'Action directe française, s'unissant pour « la défense des Etats socialistes », l'assassinat d'un haut fonctionnaire du ministère de M. Hernu, les attentats contre des officiers américains en Allemagne rejoignent dans l'intention les actions à prétexte pacifiste. Or, les groupes terroristes occidentaux ont partie liée avec ceux d'ailleurs. On se souvient des concours de l'Armée rouge nippone, aujourd'hui à plat ; mais, sous des vocables divers, islamiques, latino-américains, palestiniens, irlandais, arméniens, libanais ou autres, ces groupes se manifestent partout, sans manquer jamais d'armes ni d'argent. Imprudente ou cynique, la Libye se vante parfois de son soutien. L'URSS feint de tout ignorer. Mais il reste qu'elle bénéficie de ce grand effort pour ruiner la défense du monde occidental. La multinationale du terrorisme, en tout cas, a choisi son camp.

*
* *
*

Que le terrorisme puisse ériger l'anarchie en contre-gouvernement, la preuve en est donnée par le Liban. A la tête d'une coalition fictive, le président Gemayel espérait rétablir l'unité et

l'autorité de l'Etat, avec pour instrument une armée susceptible de retrouver sa cohésion au service d'une cause nationale ; son erreur – mais était-il de taille à l'éviter ? – fut de prendre pour objectif prioritaire sinon unique le départ des Israéliens, sans le lier à une évacuation concomitante de l'armée syrienne. Le résultat est visible, et désastreux : *Tsahal* se replie, mais comme il n'est pas remplacé par une armée libanaise capable d'assurer son autorité, il est amené à lancer les flèches du Parthe contre les milices chiites qui occupent le terrain ; ces milices se combattent entre elles, selon qu'elles sont amies ou ennemies de la révolution islamique de Khomeiny ; mais elles bénéficient toutes de la protection ou de l'indulgence de l'occupant syrien qui considère le Liban comme une partie de la Grande-Syrie, et envers lequel Gemayel multiplie les marques de soumission ; ce qui a naturellement provoqué la réaction des forces chrétiennes déçues aussi bien par Jérusalem qui avait promis de les soutenir que par le président lié aux ukases de Damas. Le Liban ainsi resoumis à ses démons, on voit mal comment il pourrait remplir à l'avenir son rôle de tampon entre Israël et la Syrie qui vont, en pratique, se retrouver face à face, sans que les forces dites d'interposition y puissent quoi que ce soit. D'autant que la négociation entre Israël et un interlocuteur jordano-palestinien, proposée par l'Egypte avec l'encouragement de Washington, se heurte au double obstacle d'une

OLP dont l'objectif est toujours de jeter les Israéliens à la mer et d'un Etat juif qui, quelle que soit sa couleur politique, ne peut souscrire ni à sa propre disparition, ni même à la destruction de son périmètre de sécurité.

La situation au Proche-Orient, déjà suffisamment complexe en soi, demeure liée à celle du Moyen-Orient, puisque la Jordanie est l'alliée de l'Irak, alors que la Syrie est, au moins sur le papier, celle de l'Iran. Ce qui veut dire que ce qui se passe au fond de la Méditerranée n'est pas indépendant des événements de Mésopotamie. Or là-bas, c'est, pour ainsi dire, le changement dans la continuité. Alors que, en janvier, les Irakiens avaient pris l'initiative, bientôt retombée, dans le secteur méridional du front, à l'est de la route Bassorah-Asmara, on a vu, dès le début de mars, les adversaires bombarder réciproquement leurs villes, au mépris de l'accord passé l'été dernier, mais sans aucun profit opératif. Il s'est vérifié, à cette occasion, que l'aviation irakienne avait le bras plus long et plus vigoureux que l'iranienne, mais aussi que l'Iran avait, soit par des saboteurs complices, soit grâce à l'acquisition de missiles sol-sol, de fabrication nationale dit-il, ou acquis en Syrie, en Libye ou en Corée du Nord, le moyen d'atteindre Bagdad. Là-dessus, et sans lien direct, les opérations se sont réveillées sur le front terrestre. Une fois de plus, mais sans y parvenir semble-t-il, les Iraniens ont tenté de franchir le Tigre à la

hauteur de son confluent avec l'Euphrate, alors que les Irakiens ripostaient non seulement par une sanglante contre-attaque, mais encore par une diversion dans la zone montagneuse du Khurdistan. De ces actions locales, on peut déduire provisoirement qu'aucun des deux antagonistes, quels que soient ses moyens, humains du côté de l'Iran, techniques dans le camp irakien, n'a acquis l'imagination qui lui permettrait de créer la surprise et de forcer la décision. Et comme chacun, dans le monde islamique comme du côté des grandes puissances, paraît s'accommoder d'un conflit qui ne lèse pas profondément l'économie mondiale et qui neutralise deux candidats à la prépondérance régionale, il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête.

*
* *

Rien n'indique actuellement que les deux belligérants s'inquiètent beaucoup de ce qui pourrait se passer dans leur dos. Bagdad sait Damas fort absorbé par le désordre libanais. Mais Téhéran peut-il être sûr de ses arrières où les forces soviétiques sont en quantité croissante? Certes, la frontière iranienne n'est pas la seule région d'Afghanistan à avoir reçu de volumineux renforts depuis le début de l'année; les effectifs soviétiques auraient doublé dans le secteur Jalahabad-Gardez pour un verrouillage renforcé de la frontière du Pakistan; il y aurait quelque 40 000 hommes à pied d'œuvre pour une huitième offensive

majeure dans la vallée du Panshir. Sans doute aussi l'afflux de troupes fraîches à l'ouest, de Herat à Zarani, se justifie-t-il par l'ubiquité de la résistance, et par le besoin de protéger les bases aériennes dans une situation où le transport par air est devenu le principal instrument de la mobilité opérative. Il n'en reste pas moins que, en aménageant deux nouvelles bases à proximité de la frontière iranienne, en complément de celle de Shindand, l'une des six grandes créées depuis 1980, l'URSS accentue sa pression sur le voisin khomeiniste en même temps qu'elle fortifie un dispositif stratégique susceptible de nourrir des actions à longue distance. Tout cela n'est rassurant ni pour l'Iran, ni pour le Pakistan, ni pour les gardiens du golfe Persique.

*
* *
*

Au Cambodge, l'occupant vietnamien a obtenu en trois mois des succès substantiels. Engageant, avec artillerie et hélicoptères d'assaut, trois ou quatre divisions, plus deux autres venues du Laos, il a d'abord enrôlé les bases nationalistes de la frontière nord-ouest, jusqu'à la principale, Ampil, puis conquis, au sud de la route Aranyaprathet-Sisophon, le système défensif des Khmers rouges à Phnom Malai, et attaqué enfin, tout au nord, la base sihanoukiste de la Colline Verte, proche de la localité thaïlandaise de Tatum. En somme, les trois formations militaires de la résistance cambodgienne ont perdu leurs posi-

tions fixes et, du même coup, leurs principaux points de contact avec le monde extérieur, c'est-à-dire de soutien. Cette résistance n'est pas pour autant au bout de ses capacités. Dans la profondeur du territoire, sur les axes et jusqu'à proximité de Phnom Penh, elle a mené et mène encore des actions de guérilla indépendantes des points d'appui perdus; et elle a la possibilité de se refaire dans la chaîne des Cardamones qui domine le golfe du Siam.

Dans son entreprise victorieuse, Hanoï a pris deux risques. D'abord celui d'une escalade des affrontements habituels avec les Thaïlandais, dont les Vietnamiens empruntent ou canarquent le territoire avec un parfait sans-gêne lorsque cela sert leurs opérations contre les Khmers. Les Thaïlandais se contentant de ripostes locales, dans le style «défense de la neutralité», et l'agresseur ayant les meilleures raisons de limiter les violations au plus strict de ses besoins tactiques, cette escalade était et demeure improbable. Ensuite, le risque d'une «seconde leçon» chinoise. Dans les parages de l'ONU, où il se dit n'importe quoi, le délégué vietnamien a dit prendre cette menace au sérieux; plus réaliste, le général directeur du journal de l'armée vietnamienne n'y croit guère, quand bien même les Chinois auraient massé vingt divisions et quelques centaines d'avions au nord du Vietnam. Car la DCA vietnamienne est forte et expérimentée, les contre-attaques préparées repoussent aisément les incursions

chinoises, et les 600 000 obus tirés depuis un an par les Chinois n'ont pas fait grand mal.

L'avenir dira qui a raison. Mais Hanoï sait bien que, outre l'aptitude militaire supérieure de ses troupes, il détient une assurance de premier ordre: son alliance avec l'URSS qui peut réagir à tout instant sur sa frontière chinoise et qui ne laissera pas mettre en péril un satellite qui lui a cédé et qui couvre les bases stratégiques aériennes et navales que les Soviétiques ont héritées des Américains au Vietnam du Sud. Une succession profitable qui devrait apprendre à ces Américains que, si brillants que soient leurs diplomates et leurs formateurs d'opinion, leurs bêtises se paient chèrement, des années plus tard...

J.-J. C.



Je suis persuadé qu'une nation que ne passionne plus le goût des choses militaires ou des sports violents marche vers le sommeil ou la mort.

ALEXANDRE CINGRIA